

pas à SR
RTT 1068p

PÉTRARQUE
ET
LES ROIS DE FRANCE

PAR
HENRY COCHIN

(Extrait de l'*Annuaire-Bulletin de la Société de l'Histoire
de France*, année 1917.)

PARIS
1918

Bibliothèque Maison de l'Orient



129918

PÉTRARQUE
ET
LES ROIS DE FRANCE

PAR
HENRY COCHIN

(Extrait de l'*Annuaire-Bulletin de la Société de l'Histoire
de France*, année 1917.)

PARIS
1918

PÉTRARQUE ET LES ROIS DE FRANCE

Dans son *Histoire de Charles V*, notre éminent confrère M. Delachenal a rencontré plusieurs fois sur son chemin François Pétrarque, et il a donné de ces diverses circonstances le récit le plus judicieux et le plus complet. C'est en le lisant que l'idée m'est venue d'étendre le regard un peu plus loin, et de considérer l'attitude du fameux poète philosophe vis-à-vis de nos rois, les jugements qu'il a faits d'eux, et la connaissance qu'il avait de leur histoire.

Il n'est pas très surprenant qu'un historien de la seconde moitié du xiv^e siècle rencontre Pétrarque sur son chemin. Il serait surprenant qu'il ne le rencontrât pas. Aux environs de 1360, Pétrarque était peut-être l'homme le plus connu de toute l'Europe, le sage, le philosophe, le donneur de conseils, de consolations, le distributeur de gloire; — je ne vois guère à lui comparer, dans sa merveilleuse et universelle influence, que, cinq cents ans plus tard, Voltaire, qui, par ailleurs, ne lui ressemblait guère.

Pétrarque joua de plus toute sa vie un rôle politique et diplomatique, et c'est de quoi, à mesure qu'on l'étudie, on s'aperçoit chaque jour davantage. Son rôle près des papes, près de l'empereur Charles IV et près de notre malheureux roi Jean est particulièrement notable.

Je m'en tiens aux rois de France, et c'est déjà beaucoup.

I.

Que savait-il de nos rois, avant ceux qui régnèrent de son temps? — Bien peu de chose sans doute; ou du moins il n'en laisse rien paraître. On ne s'étonne pas beaucoup, lorsqu'on sait

ce que c'est que le préjugé humanistique, et de quelle rature énorme le père de l'humanisme avait marqué l'histoire des hommes depuis la fin de l'empire romain. Ces quelques siècles n'existaient pas.

Je ne sache pas que Pétrarque ait jamais parlé d'un seul souverain ayant régné sur la France avant le xiv^e siècle, — si l'on excepte Charlemagne.

De celui-là, il parle à plusieurs reprises. Mais c'est bien plutôt comme d'un empereur de légende que comme d'un véritable souverain. Ses souvenirs de Charlemagne relèvent du *folklore* et non de l'histoire. C'est par exemple la légende de Charles amoureux, et de la fondation d'Aix-la-Chapelle, une histoire où il s'agit déjà d'une pierre magique, comme sera l'escarboucle du roi Jean. Il y a encore une anecdote sur le médecin de Charlemagne¹.

Il appelle les douze pairs : les athlètes (*pugiles*).

Charles lui apparaît en France à peu près sur le même pied qu'Arthur en Angleterre². A l'heure où les deux pays entrent en guerre dans l'affreux conflit qui sera la guerre de Cent ans, il semble au poète qu'ils évoquent leurs héros nationaux. Pour l'Anglais, c'est Arthur, qui fut, notez-le bien, un des chevaliers du siège de Troie, et qui se confond d'ailleurs avec *Arcturus*, l'étoile polaire ! Pour le Français, c'est Charles, faiseur de prodiges, — *monstrificus*, — une sorte d'enchanteur³.

Pourtant ce nom *Charlemagne* le choquait ; il n'admet pas volontiers qu'un personnage, qui n'était ni grec ni romain, pût être qualifié *grand*. C'est un point sur lequel il aime à revenir⁴. « Les Grecs, dit-il, ont donné ce surnom à Alexandre, les Romains à Pompée. Les Français l'ont pris pour leur Charles. » — En un autre passage, il dit : « Ils ont cette audace (*audent*). »

De Charlemagne, il faut passer au xiv^e siècle. On trouvera quelque allusion sans importance à Philippe le Bel et Boni-

1. *Epistolæ familiares*, I, 3, éd. Fracassetti, *Epistolæ seniles*, V, 3, éd. de Bâle, 1555.

2. *Trionfo della Fama* ; C. III, v. 134-136, éd. Appel.

3. *Bucolicum Carmen* ; *Egl.*, XII, v. 57 et suiv., éd. Avena.

4. *Fam.*, I, 3 ; *Sen.*, V, 3 ; *Itinerarium syriacum*, éd. Lumbroso.

face VIII¹. Puis enfin ce sera une mention, plus vivante, des événements dont l'enfance de Pétrarque avait dû recueillir les douloureux échos. Dans une tirade sur les infortunes de la vie humaine, il y a une phrase assez poignante sur la fatalité qui semble avoir poursuivi les fils de Philippe le Bel. Cela dut être alors un thème ordinaire de déclamation. Je remarque que la phrase de Pétrarque rappelle un peu les termes de celle qu'on rencontre dans les *Grandes Chroniques*. Mais elle est intéressante et mérite d'être retenue :

..... Où est-il, Philippe, roi de France, à qui l'on donna ce surnom de beau, parce qu'en fait il était beau? — Il a été enlevé, — et enlevés après lui, ses fils, tous très beaux, et pareils à leur père, qui lui succédèrent l'un après l'autre, — enlevés par une mort si prompte que leur destinée à tous ressemble moins à une vie qu'à un songe².

II.

Nous venons aux rois que Pétrarque a pu personnellement voir et connaître. C'est d'abord Philippe VI.

Ici, nous trouvons un contact indirect, mais certain, et fort curieux à noter. Nous avons devant nous les deux poèmes en langue vulgaire, un sonnet et une chanson, que Pétrarque a écrits en faveur du projet de croisade qui avait été conçu par le roi Philippe et le pape Jean XXII³. Cette croisade manquée, qui enflamma tant les esprits dans toute la Chrétienté, de 1332 à 1336, excita l'enthousiasme de Pétrarque. Le souvenir lui en est sans cesse resté présent. Jusqu'à la fin de sa vie, il y est souvent revenu pour déplorer l'aveuglement des rois chrétiens, qui ont tourné leurs armes les uns contre les autres, plutôt que de les employer à combattre les ennemis du Christ⁴. Bien des his-

1. *Sen.*, VII. Lettre unique.

2. *De otio religiosorum*, liv. II, éd. de Bâle, 1555, p. 355.

3. Sonnet : *Il successor di Carlo*; Chanson : *O aspettata in ciel*, éd. Carducci et Ferrari, n^{os} XXVII et XXVIII.

4. Voyez dans le *Trionfo della Fama* (II, v. 139) les regrets amers sur Jérusalem « mal gardée », pour laquelle Pétrarque « s'indigne et crie en vain ».

toriens ont parlé de ce projet de croisade. Le meilleur résumé que j'en connaisse a été donné par notre cher et à jamais regretté Noël Valois dans le beau travail sur Jean XXII, — qui est le dernier, hélas, de ses travaux ¹.

Si le projet de croisade avait excité l'attention des soldats, des politiques, des prélats, il n'avait pas laissé les poètes indifférents. Un poète français y a pris son inspiration ; c'est Philippe de Vitry, un homme d'un rare mérite, qui n'est pas aussi connu qu'il devrait l'être. Ce fut un des meilleurs amis de Pétrarque. M. Arthur Piaget a publié, voilà quelques années déjà ², le poème de croisade de Philippe de Vitry. Il porte ce titre : *Le Chapel des fleurs de lis*. Ce pesant poème n'a que bien peu de ressemblance avec les deux superbes pièces de Pétrarque. Il nous apprend du moins l'enthousiasme qui régna pour la croisade, alors que Philippe VI avait pris la croix le 25 juillet 1332, et que le départ était fixé à 1335 :

Beneûrez qui pourront vivre
L'an mil CCC et V et trente!

Les deux poèmes de Pétrarque respirent du moins ce même sentiment. Ce n'est pas ici le lieu de les commenter et de les discuter ; car ce n'est pas une petite affaire. J'en tire seulement ce qui intéresse directement la couronne de France. On remarquera que Philippe VI est désigné, dans le sonnet, comme « le successeur de Charlemagne », — un titre qui, aux yeux d'un gibelin d'Italie, eût paru sans doute appartenir à l'empereur ³ :

Le successeur de Charles — (dont la chevelure
est ornée de la couronne de son ancien), —
a déjà pris les armes pour briser les cornes
à Babylone...

Dans la chanson, plusieurs traits nous intéressent. Le poète énumère les diverses contrées qui se lèveront pour prendre part

1. Jacques Duèse, *pape sous le nom de Jean XXII* (extrait de l'*Histoire littéraire*, t. XXXIV, p. 112 et suiv.).

2. *Romania*, vol. XXVII, p. 55-92 ; *Le Chapel des fleurs de lis* (1148 v.).

3. Mais Pétrarque peut-il être appelé un gibelin d'Italie?

à la croisade, et il donne de chacune une de ces définitions géographiques précises et descriptives, qu'il savait si bien enchâsser dans de beaux vers. Nous trouvons là une définition de la France qui mérite quelque attention. Songeons qu'elle est écrite à la veille de la guerre de Cent ans :

Quiconque habite entre la Garonne et les monts, —
entre le Rhône, le Rhin et l'onde salée,
rallie les enseignes du roi Très-Chrétien !

Donc les frontières de la France sont, à l'ouest l'Océan, le Rhône au sud-est et à l'est le Rhin. — Telle était alors la notion courante et, en le constatant, le poète ne faisait que reconnaître un fait.

Au sud, la France s'étend encore de la Garonne aux Pyrénées. Tel ne fut pas toujours l'avis du roi d'Angleterre.

Après avoir ainsi défini le royaume, Pétrarque donne au roi de France le nom de « Très-Chrétien ». — Je crois que nous rencontrons ici un des plus anciens emplois de ce titre sous une plume italienne.

III.

Tout ceci est d'ordre général et ne prouve pas que Pétrarque eut personnellement connu Philippe VI. Il ne le connaissait en fait que par les on-dit. J'observe, par exemple, qu'il n'ignorait pas le surnom que l'opinion publique avait imposé à Philippe de Valois, lorsqu'une fortune imprévue l'avait porté au trône de France. On l'appelait le « fortuné ». Pétrarque lui applique ce nom dans un passage où il s'agit des malheurs de son fils Jean, passage de lecture douteuse, mais qui semble bien vouloir dire ceci : Philippe est plus *fortuné* que son fils, car lui il est dans la tombe et son fils est en prison¹.

1. *De otio religiosorum, loc. cit.* La phrase est celle-ci : « Philippus alter [on a parlé auparavant de Philippe le Bel] regis hujus [Jean], pater, alio filio fortunator, quod illum tumulus habet, hunc carcer. » — Le mot *alio* rend la phrase inintelligible. Car il ne peut s'agir d'aucun autre fils de Philippe VI. Il faut le supposer introduit ici par erreur. Il se retrouve pourtant dans le bon manuscrit du traité que possède la Bibliothèque nationale (lat. 17165).

Pétrarque n'avait jamais été présenté à Philippe VI. Il nous l'a dit lui-même. Ce n'est pas que les occasions lui eussent manqué, soit à Avignon, car le roi y séjourna à une époque où Pétrarque ne s'en est guère éloigné, — soit surtout à Paris. Pétrarque s'arrêta à Paris lors de son grand voyage de Flandre en 1333. Et il en avait conservé un assez vivant souvenir pour pouvoir, des années plus tard, en rappeler certains détails descriptifs à son ami Philippe de Vitry, — comme le pont « bossu » de la Seine¹.

S'il n'a pas vu le roi Philippe, c'est, dit-il, qu'il ne l'a pas voulu; et nous pouvons bien l'en croire; il avait dès 1333 d'assez hautes références pour pouvoir se faire présenter à la cour. Mais il faut croire aussi que le roi ne l'en fit pas prier. Quoiqu'il en soit, il n'y fut pas; on va voir comment il donna les raisons de son abstention au roi Robert de Naples, quand il l'alla visiter en 1340, avant de gagner Rome pour y recevoir la couronne de lauriers. Il était assez naturel que le roi et le poète parlassent de Paris; en même temps que de Rome, Pétrarque avait reçu une invitation de Paris. L'on ne peut s'empêcher d'ailleurs d'être surpris que Robert d'Anjou fût si peu renseigné sur les goûts intellectuels du roi de France son cousin.

Je laisse la parole à Pétrarque dans le si curieux passage de son *Rerum memorandarum*, où il rapporte en détail sa conversation avec le roi Robert² :

Il arrive, je ne sais comment, que le nom du roi de France est prononcé. Robert me demanda si jamais j'avais été à sa cour? Je répondis :

— C'est une chose à laquelle je n'ai même jamais songé!

Il sourit et me demanda : pourquoi?

— Parce que, lui répliquai-je, il ne m'a pas convenu de me sentir inutile, et même importun, chez un roi qui n'est pas lettré. J'aime mieux garder le pacte que j'ai conclu avec ma pauvreté, plutôt que de me risquer à la cour de rois, auprès desquels je ne comprendrais personne et de personne ne serais compris!

Voilà bien ce ton de magnifique hauteur que nous avons coutume de trouver dans Pétrarque quand il s'agit de ses relations

1. *Fam.*, IX, 13.

2. *Lib.*, II, éd. Bas, 1555, p. 457.

avec les grands. Qu'entend-il par ces derniers mots : « Je ne comprendrais ni ne serais compris? » Est-ce dire, comme je l'ai vu interpréter, qu'il ne savait pas le français? Cela s'appliquerait bien au sens qu'il faut sans doute donner à l'adjectif « illettré », appliqué à Philippe VI; *illettré*, c'est-à-dire ignorant des lettres latines. Mais il n'est nullement prouvé, et au contraire, que Pétrarque n'entendit ni ne parlât le français. Je pense qu'il a voulu dire que sa pensée serait en désaccord avec celle d'une cour où l'antiquité n'était pas connue.

Reprenons la conversation :

Alors Robert poursuit :

— J'ai entendu dire que le fils aîné du roi ne néglige pas l'étude des lettres?

Je lui répondis :

— Je l'ai entendu dire aussi, mais l'on ajoute que son père voit la chose d'un mauvais œil. L'on raconte même qu'il tient les maîtres de son fils pour ses ennemis personnels!

Ce que je disais là était-il vrai? Je ne l'affirme pas, et je ne l'ai pas affirmé alors; j'ai dit seulement au roi Robert qu'ainsi le rapportait le bruit public, et que cela avait suffi pour m'ôter toute pensée, si faible pût-elle être, d'aller là-bas.

Entendant cela, cet homme à l'âme généreuse frémit et frissonna de tout son corps. Il y eut un moment de silence, pendant lequel les yeux du roi restèrent fixés à terre — (tous ces détails me sont présents comme si je les avais devant les yeux). — Sa figure marquait une grande indignation; il releva la tête et dit :

— Ainsi en va-t-il de la vie des hommes! Ainsi diffèrent leurs jugements, leurs goûts, leurs volontés!

Et il ajouta :

— Pour ce qui me regarde, je jure que les lettres me sont bien plus chères que mon royaume; et si je devais perdre l'un ou l'autre, je ressentirais avec bien plus de tranquillité d'âme la perte de la couronne que celle des lettres!

Sur ce, Pétrarque s'exclame : « O parole vraiment philosophique!... », et ainsi de suite. Et quel coup, par contre, Dante n'aurait-il pas lancé à ce roi phraseur, bon à faire des « sermons! »! Car chacun de ces grands hommes jugeait avec ses

passions. Pour juger Robert d'Anjou, complètement et sincèrement, il nous manque encore sur lui une bonne étude approfondie.

IV.

Nous ne jugerons pas non plus sur cette seule anecdote Philippe VI. Mais elle nous mène à son fils Jean ; et il n'est pas douteux que Jean le Bon, à travers Pétrarque, prendrait facilement la figure d'un prince précurseur de la Renaissance, un des premiers ; or, ce n'est pas tout à fait l'image que l'histoire en présente en général. Je veux préciser ce que l'on peut savoir des relations de Pétrarque avec le roi Jean.

D'abord, c'est depuis la jeunesse même du prince que Pétrarque a entendu parler de lui et s'est intéressé à lui. La conversation avec le roi Robert en donne une preuve. J'en trouve une plus remarquable dans les paroles que Pétrarque prononcera devant le roi Jean lui-même en 1364¹ :

Souvent (lui disait-il), j'avais entendu dire, par des amis à moi, qui sont de vos féaux, que, dès votre premier âge, vous aviez fort aimé les lettres et marqué un goût particulier pour la langue latine.

Il n'est pas malaisé d'identifier ces « amis » que Pétrarque dit avoir eus dans l'entourage du dauphin Jean. C'est par-dessus tout Gui de Boulogne et d'Auvergne, et c'est un groupe ami qui entourait ce grand personnage. C'est Pierre Bersuire, que Pétrarque appelle Pierre de Poitiers ; c'est cet autre Pierre, abbé de Saint-Bénigne de Dijon, sur lequel j'ai cherché jadis à fixer quelques précisions² ; c'est au premier rang le poète et musicien Philippe de Vitry. Je n'entre en aucun développement sur ces hommes remarquables, encore peut-être insuffisamment connus et qui me semblent former un des premiers groupes de l'humanisme français.

1. Voyez le discours dans Barbeau du Rocher, *Ambassade de Pétrarque auprès du roi Jean le Bon* (Mémoires présentés à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 2^e série : Antiquités de la France, 1854, t. III).

2. *Encore un mot sur Saint-Bénigne de Dijon* (extrait de la *Revue d'histoire et de littérature religieuses*).

Le cardinal de Boulogne, qui était déjà apparenté à la famille royale, resserra encore cette alliance. Son intimité déjà grande avec le dauphin Jean ne put qu'augmenter quand le dauphin épousa sa sœur. Pétrarque lui dira plus tard : « Le roi est uni à toi autant par les liens de l'affection que par ceux du sang. »

Les relations de Pétrarque et du cardinal s'étaient formées à Avignon. Elles avaient bien précédé l'avènement de Jean. Nous en avons plusieurs traces, mais surtout une preuve vivante et frappante. En 1350, le cardinal, au retour de sa légation en Hongrie, passa à Padoue, pour y présider à la translation des reliques de saint Antoine. Il vit Pétrarque, et l'on apprend que la conversation roula beaucoup sur la France. Je rappelle une délicieuse scène : la promenade sur les bords du lac de Garde¹.

Or, cela se passait aux premiers jours de février 1350, et c'est en ce même mois que Jeanne de Boulogne et d'Auvergne fut unie au dauphin Jean (19 février). Le cardinal était sur sa route pour revenir à Paris, lorsqu'il quitta Pétrarque sur les bords du lac de Garde. Resté comme tant d'autres sous le charme de l'esprit de Pétrarque et de sa personne, il a dû suggérer dès lors à Jean, son beau-frère, le projet de faire venir près de lui le penseur fameux.

Avoir chez soi un poète, pouvoir compter sur sa louange pour perpétuer un nom à travers les siècles, tel sera le constant désir des princes de l'âge qui va venir. Ce désir existait déjà au xiv^e siècle. Le poète défend la gloire contre l'outrage du temps. Pétrarque a vu dans son *Triomphe du Temps* des princes qui en étaient bien convaincus :

Je vis des gens qui s'en allaient tranquilles,
sans redouter ni le temps ni sa rage :
ils étaient sous la garde d'un poète ou d'un historien².

Le cardinal a dû conseiller au roi de se défendre contre l'oubli par une garde de ce genre là.

Je crois pouvoir préciser. Jean devint roi le 22 août 1350 et fut couronné le 26 septembre. Or, voici une épître en vers écrite

1. *Fam.*, XIII, 1, et XIV, 7; *Sen.*, VII. Lettre unique.

2. V. 88 et suiv.

par Pétrarque à quelques mois de là (car je crois pouvoir en fixer la date entre octobre 1350 et avril 1354). On y lit ces mots : « La France m'a voulu ! Le noble fils de Philippe ne saurait le nier¹ ! »

Un peu plus tard, il semble que l'invitation se soit renouvelée. En 1352, le 24 avril, Pétrarque écrit à l'ami romain qu'il nomme Lælius : « On m'appelle à Paris chez le roi de France. » — Il ne se soucie guère d'y aller et cela ne m'étonne pas. Il se serait trouvé bien dépaycé. C'est ce qu'il exprime par ces mots : « Je ne serais guère d'accord avec les façons de ses sujets... », et il ajoute : « Pas plus d'ailleurs que le roi lui-même n'est d'accord avec la Fortune² ! »

Ce dernier trait de méchante ironie est curieux, vu la date de la lettre. Bien avant donc les désastres guerriers, et tout juste après l'insignifiante campagne de 1354, l'opinion à Avignon augurait déjà mal de l'avenir du roi Jean. On le voyait dès lors brouillé avec la Fortune.

V.

Cependant, le roi se sentait attiré vers Pétrarque par une vive inclination. Pétrarque dit à Lælius : « Le roi m'aime, tu le sais, et bien plus que l'on n'aime d'ordinaire un homme que l'on ne connaît pas. » — Lui-même pense beaucoup de bien du roi. Il le qualifie « *optimus et mitissimus* ». J'entends par là : « Très bon et très bienveillant. » Ce ne sont pas, je crois, des épithètes banales. Et elles ont bien quelque rapport avec le surnom de « bon » qu'a gardé l'histoire, et que les historiens, à vrai dire, n'interprètent pas toujours ainsi.

Un autre jour, Pétrarque a donné à son éloge une autre tournure ; c'est beaucoup plus tard et alors qu'il connaît bien le roi. Il est vrai qu'il parle à l'empereur (qui est le beau-frère du roi³).

1. « proles generosa Philippi
Non neget ! »

(*Epistolæ metricæ*, lib. III, ép. 9). Éd. Rossetti.

2. *Fam.*, XV, 9. Adressée à Lælius et non à Dandolo comme le dit Barbeau du Rocher.

3. *Fam.*, XXIII, 2.

Il qualifie Jean : « *Serenissimus et mitissimus*. » Nous connaissons déjà la seconde épithète ; mais, la première ? — Quel sens y attache-t-il ? Je ne pense pas que ce soit le sens banal de pure courtoisie. Il connaît trop ses auteurs. Il devait savoir que le titre « *sérénissime* », appliqué aux princes, dérivait de l'épithète propre de Jupiter, dieu du jour, du ciel, de la clarté. Cela implique une idée de tranquille dignité. Voilà donc Jean déclaré bon, bienveillant et auguste. Il n'est pas habitué à autant de louanges.

Je ne rencontre par contre qu'une seule critique. Elle eût pu s'appliquer, je pense, à tous les princes de ce temps. Jean aimait trop la chasse ! C'est d'ailleurs, dit Pétrarque, un défaut propre aux Français :

La chasse fut jadis l'art des Latins ; elle appartient aujourd'hui en propre aux Français. Les faits le prouvent ; mais, de plus, quelques-uns de leurs écrivains s'en vantent. Je ne parle pas de ceux de leurs rois dont la chasse fut toute la vie. Mais le plus grand de tous leurs rois, — ainsi qu'on peut le voir, — a toujours consacré à la chasse ce que la guerre lui laissait de loisir. Et, enfin, tout proche qu'il est de la mort, c'est encore par la chasse qu'il réchauffe la lassitude et les infirmités de sa vieillesse. Chose vraiment extraordinaire, surtout chez un roi qui est lettré et qui ne répugne pas à des goûts plus hauts ! C'est, dit-on, une habitude de famille. Soit donc !¹

Voilà des réflexions d'autant plus curieuses qu'elles s'appliquent aux derniers temps de la vie de Jean le Bon, — sans doute après les désastres. A vrai dire, il n'était pas, même alors, si âgé que Pétrarque a l'air de le dire. Mais le poète avait pris pour lui-même l'habitude de se dire vieillard de bonne heure.

On sera frappé ici de voir appliquer à Jean le Bon ce titre *Maximus*, le plus grand des rois de France. Mais ce n'est pas la seule fois que Pétrarque lui donne cette haute qualité, — ou bien d'autres semblables, — *summus rex, summus et unicus*. Ces expressions font bien connaître, je pense, le sentiment personnel de Pétrarque². Il a, du roi Jean, une opinion très haute,

1. *De remediis utriusque fortunæ*, lib. I, cap. XXXII, éd. de Bâle, 1555.

2. Le seul roi qu'il ait qualifié ainsi, et mieux encore, est le roi Robert

autant du moins qu'il pouvait estimer haut un prince moderne et qui n'a rien à voir avec Rome.

VI.

Sous cette réserve, il tenait visiblement le roi, et encore plus la couronne de France comme la plus haute autorité connue aux temps où il vivait. Aussi il a exprimé bien des fois, avec une grande vivacité, la surprise, je dirais presque la stupeur, que causèrent aux témoins les désastres de la guerre de Cent ans, désastres cependant que la suite rapide des événements leur firent vite prévoir. La puissance du roi de France, la faiblesse de l'Angleterre, l'in vraisemblance de ses succès, ce sont des lieux communs de l'époque. On en trouve l'expression en Italie notamment dans la *Chronique* de Matteo Villani.

Le témoignage de Pétrarque est plus frappant encore.

Les Anglais, nous dit-il, avaient toujours, jusqu'à ces temps derniers, été considérés comme les plus « lâches des barbares ». Naguère encore, ils pouvaient à peine tenir tête aux « vils Écos-sais » (*Viles Scotti*). Pour le citoyen romain que se croyait Pétrarque, tout ce qui n'était pas romain était nécessairement « barbare », et, bien entendu, nous aussi Français, pour lui, nous comptions comme barbares, mais de meilleurs barbares, des barbares plus civilisés, — *mitissimi* (c'est l'épithète du roi Jean), — et aussi très vaillants. Dès longtemps, nous l'avons vu, Pétrarque avait des pressentiments fâcheux sur les affaires du roi Jean. Mais il est clair qu'il n'avait jamais prévu l'excès de son infortune, ni Poitiers, ni la prison de Londres.

Sa surprise fut profonde. Il en a parlé dans ses lettres. Mais il y a trouvé aussi des sujets de développement et de moralisation pour les ajouter à quelques-uns de ses recueils en vers et en prose. Car ce fut toujours sa coutume de s'interpoler lui-même. Ces morceaux adventices nous servent plus d'une fois de renseignement chronologique. Plusieurs, en effet, peuvent se dater avec précision et s'adapter à certains moments exacts de l'histoire.

de Naples. « Ille regum et philosophorum nostri evi maximus », *De sui ipsius et multorum ignorantia*, éd. Capelli.

En voici un que Pétrarque a colloqué dans son traité de la *Vie solitaire*, comme un appel rétrospectif à la croisade, à la suite d'un chapitre sur Pierre l'Ermite. Il me paraît se rapporter à la reprise des hostilités, après le second traité de Londres, lors des États de 1359 :

Le Français et l'Anglais sont en guerre. Cinq lustres s'écoulent, tandis qu'entre ces deux rois, c'est Mars et Bellone qui règnent, ce n'est pas le Christ et Marie ! Et si le fer de part et d'autre se ralentit, les âmes de fer ne se sont pas pour cela apaisées. Une pluie de sang n'éteint pas le feu des colères. Et ainsi donc il est arrivé ce qui pour nous était improbable, pour nos pères et nos ancêtres absolument inouï : un roi, — naguère encore le plus grand de tous les rois, a été emmené captif par un ennemi bien inférieur en force ; il n'a pas pu soutenir le poids de la fortune d'un si grand royaume. Et, malgré tout cela, la guerre n'a pas pris fin ! Le fils aîné du roi captif tente encore la fortune des armes ! Plus que jamais la guerre tonne !...

Telle était l'opinion à Milan en 1359.

Voici maintenant une lettre adressée à Stefano Colonna (celui qui était prévôt de Saint-Omer²). Elle n'est pas datée, mais la mention qui y est faite de l'armée anglaise devant Paris nous permet de l'attribuer, sans erreur possible, à mars 1360 :

Qui jamais aurait pu deviner qu'un jour le roi de France serait dans une prison anglaise pour y vivre et peut-être pour y mourir ? Et nous voici pourtant certains de sa captivité et incertains du temps où elle prendra fin !

Qui jamais aurait deviné que l'armée des Anglais viendrait aux portes de Paris ? Et l'y voilà venue ! — Et cependant ! — Qui donc, à moins d'ignorer tout à fait le cours des événements, resterait stupéfait et de la prison du roi et du siège de la ville ?

VII.

Il y a dans l'œuvre du poète une preuve, plus considérable encore à ses yeux, de l'émotion produite par les événements de France. C'est une églogue latine toute entière, consacrée à la

1. *De Vita solitaria*, lib. II, sect. 4, cap. 2, éd. de Bâle, 1555.

2. *Fam.*, XV, 7.

guerre de Cent ans, la douzième et dernière de son *Bucolicum Carmen*¹.

Voilà un des livres de Pétrarque où la postérité prend le moins de plaisir, lecture ardue, obscure, sujette à discussion. C'est un de ceux pourtant où il s'est surtout complu, sur lesquels il comptait le plus pour assurer sa gloire de poète latin. Faire des églogues comme Virgile! Et, comme Virgile aussi, y cacher, sous le voile de l'allégorie, le secret de sa pensée intime! Aussi, jamais il ne s'est plus corrigé, retouché, interpolé que dans ce livre-là. Nulle part l'érudition ne rencontre plus de difficulté, mais d'utilité dans sa recherche.

Il y a quelques années, à propos d'un précieux fragment manuscrit du *Bucolicum Carmen*, que j'avais trouvé à la Bibliothèque royale de Bruxelles, j'ai eu l'occasion de dire mon sentiment sur la construction du livre, ses remaniements, ses retouches, ses principaux manuscrits². La chronologie, comme il arrive avec Pétrarque, est bizarre. Il nous a dit qu'il a composé son livre en 1346. Or, en fait, il n'y a pas plus de cinq pièces, sur les douze qu'il renferme, dont le texte ne nous force pas à supposer un travail postérieur à cette date. On y trouve notamment une églogue sur la mort de Laure en 1348 et une autre où il est question de la captivité du roi de France en 1356.

Cependant, comme on le verra, il y a une limite chronologique, et c'est le roi Jean qui la donne. On peut dire que l'églogue sur la guerre de Cent ans clôt l'ère des interpolations.

Je voudrais qu'un historien de la guerre de Cent ans prit cette églogue en main et en fit un commentaire détaillé. Je suis sûr qu'il en tirerait plus d'une précision curieuse. Je me contente de dire qu'elle s'applique certainement au roi Jean (car Pétrarque nous l'a dit) sous le nom *Pan*. — *Pan*, c'est-à-dire le roi de tout, le roi des rois, et c'est un nom qui concorde bien avec les épithètes que j'ai relevées : *maximus, summus, unicus*. Mais dire *le grand Pan*, c'est encore bien plus dire³.

1. Éd. A. Avena.

2. Sur un manuscrit du « *Bucolicum Carmen* » de Pétrarque (dans *Miscellanea Renier*, p. 433 et suiv.).

3. Voir dans Hortis, *Scritti inediti del Petrarca*, le commentaire des

J'ajoute que l'on peut exactement fixer les mois et presque les jours où Pétrarque écrivit, sinon l'églogue, au moins les vers qui la terminent. Je traduis ces vers où un des personnages du dialogue décrit l'état où il voit enfin le grand Pan :

Hélas! je l'aperçois vaincu et, contre toute justice, lié d'une chaîne pesante; *je vois qu'on l'emporte au delà des eaux!* — Il lève au ciel, non pas ses bras captifs, mais les regards humides de son triste visage, et il jette jusqu'aux nuages cette lamentation : « Voyez-vous donc ces choses, ô dieux, ou bien quelque ombre vous les dérober-t-elle? » — La roue de l'aveugle Fortune roule toute certitude. Le destin gouverne tout!

A quel moment, au plus tôt, le poète put-il écrire ces mots-là? A quel moment, — à Milan où il était, — son personnage *Volucer*, qui représente la renommée, put-il apprendre que le roi Jean était « emporté au delà des eaux »? Vers la seconde quinzaine, sans doute, d'avril 1357¹.

N'est-il pas frappant de lire un peu plus bas, sur la même feuille, dans le manuscrit autographe de la Vaticane : — « J'ai écrit cela de ma propre main à Milan, l'an de ce dernier âge du monde : 1357. » — Je me persuade que la nouvelle terrible est venue le surprendre à Milan, alors qu'il s'occupait de faire de son recueil une dernière collation. Avant de le clore, il y aura ajouté ces derniers vers.

VIII.

La Fortune! Il s'agit presque toujours de la Fortune dans chacun de ces fragments que j'ai cités. L'image de cette divinité antique, symbole de l'inconstance des choses humaines, était bien familière aux esprits de ce siècle comme des siècles précédents. On se rappelle les jolis vers des *Carmina burana* :

O Fortuna
Velut luna,
Statu variabilis.

Églogues attribué avec vraisemblance à Pétrarque lui-même. Trieste, 1874, p. 359 et suiv.

1. C'est le 11 avril que le roi fut emmené en Angleterre. Voyez Delachenal, *Histoire de Charles V*, t. I, p. 315.

Nul exemple de ces variations ne se présente aux esprits avec autant d'intensité que la défaite du roi Jean. Et l'on peut voir, lors de l'ambassade que Pétrarque fit en 1364, quelle place tint l'infidèle déesse dans les entretiens qui eurent lieu à Paris entre les personnes royales et le poète philosophe.

Pour l'histoire de cette ambassade, j'ai le bonheur de pouvoir passer rapidement et renvoyer au récit, si complet, si juste en sa couleur et si vivant, de M. Delachenal. Avec lui nous avons vu Pétrarque traverser la France meurtrie par la guerre, recevoir à Paris un accueil chaleureux, prononcer dans la salle du Palais, devant le roi, un discours qui n'est pas sans beauté. On nous a cité le jugement du philosophe sur le futur Charles V, — *ardentissimi spiritus juvenis*. Et puis on nous a dit comment une discussion sur la Fortune devait s'instituer devant le roi et le dauphin et par suite de quelles circonstances elle n'eut pas lieu.

J'ajoute que la mauvaise chance a poursuivi cette dissertation sur la Fortune; car elle avait pris la forme d'une lettre, que Pétrarque envoya à Pierre Bersuire pour être transmise au roi; mais, quand elle arriva à Paris, Pierre était mort¹.

On nous a parlé aussi de ce curieux incident : le présent singulier de Galéas Visconti, que Pétrarque fut chargé de remettre au roi de France, le fameux joyau arraché brutalement au doigt du roi à la bataille de Poitiers et retrouvé par aventure. C'est une histoire quelque peu fantastique, à laquelle le poète attache grande importance, car il en parlera encore dans un de ses grands traités moraux. Mais là, il ne nommera pas Galéas Visconti². L'escarboucle, dit-il, avait été rachetée « par un ami » après des années, dans une « autre partie du monde (*orbe alio*) ». Et Pétrarque dit : « Cette gemme, je l'ai vue, je l'ai touchée! »

Ce qui donne toute son importance historique aux relations de Pétrarque avec nos rois, c'est qu'il est l'agent des Visconti; par lui se noue une alliance de nécessité, et le mariage de raison d'une fille de France avec le fils du puissant tyran de Milan. Circonstances bien nouvelles dans l'histoire de France, et dont les suites devaient être si considérables! J'en ai rencontré

1. *Sen.*, XVII, 2.

2. *De remediis utriusque fortunæ*, lib. I, cap. XXXVIII.

un jour une trace assez pittoresque : — une charte du comte de Vertus rédigée en français et datée de Pavie, portant le sceau fameux, au guivre, des Visconti. En la copiant aux archives de la Marne à Châlons, et en la publiant dans une revue lombarde, je l'ai en somme reconduite chez elle¹.

IX.

Il n'est pas surprenant que Pétrarque ait reçu grand accueil à Paris en 1364. J'ai montré depuis combien d'années on l'y appelait. Le prince qui l'avait jadis mis en relation avec Jean, le cardinal de Boulogne, ne paraît pas avoir joué un rôle incontestable dans les événements qui venaient de se dérouler ; on l'y voit, ce me semble, plus navarrais et plus conspirateur qu'on ne voudrait. Et le bon Bersuire lui-même, le vénéré ami tant loué par Pétrarque et qui semble si goûté à la cour de Jean en 1364, tant par le roi que par le dauphin ? — N'était-il pas le prieur de ce prieuré de Saint-Éloi, dont Étienne Marcel avait fait le centre de ses opérations et une sorte d'arsenal² ?

Il faut croire que l'on n'y pensait plus. Dans la circonstance, d'ailleurs, on ne voit pas paraître le cardinal, qui (je le rappelle) ne resta pas toujours en bonnes relations avec Pétrarque. Quant à Bersuire, on ne considérait plus en lui que le traducteur de Tite-Live, le sage et le savant. Il fut de ceux naturellement qui insistèrent le plus pour retenir Pétrarque à la cour de France.

Le roi Jean fit tout pour l'y garder. Maintenant qu'il tenait son grand homme, il lui paraissait dur de le laisser partir. Pétrarque, peu de temps après son retour à Milan, a pris plaisir à raconter le détail des instances qu'il a subies. Il les narre à l'empereur Charles IV, lequel, de son côté, invitait le poète à venir à Prague. En même temps, le pape Innocent VI, le même qui, bien peu auparavant, le traitait de nécromant, l'appelait en Avignon ! Pétrarque s'en vante avec bonne humeur. Dans son enfance, un astrologue lui a dit qu'il était né sous le signe solaire, et que, par la vertu solaire, il serait toujours admis dans la fami-

1. *Archivio storico lombardo*, 1905.

2. Cf. S. Luce, *La France pendant la guerre de Cent ans*. Paris, Hachette, 1890. Il renvoie à *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris*, t. VI, p. 310.

liarité des grands. Et quoiqu'il n'ait jamais cru aux astrologues, celui-là ne lui paraît pas trop ridicule.

Donc le roi Jean a tout fait pour le garder à lui. Ce ne furent pas seulement des prières. Ce fut une douce violence. On dirait presque qu'on lui mit amicalement la main au collet : « *Amicis manus injecit.* » Mais ce n'est pas encore tout. Le roi fit courir après lui sur la route, pour lui envoyer une « lettre enflammée ». — « Quelques-uns, dit-il, de ses lieutenants et féaux (*vicarios ac fideles*) avaient charge de me^e fléchir par la persuasion, et de me ramener près de lui¹. »

Les instances ne cessèrent pas quand le poète fut rentré à Milan. Elles redoublèrent et furent appuyées d'arguments énergiques. Quelques mois plus tard, il écrit à Nelli : « Au même instant, d'un côté le roi de France et de l'autre l'empereur romain m'appellent à l'envi, et envoient par avance des promesses et des dons, tels, que tu n'y croirais pas²! »

X.

Ceci clôt à peu près ce que je vois distinctement des relations de Pétrarque avec nos rois. Dans le troisième volume de l'*Histoire de Charles V*, nous retrouvons encore Pétrarque, dans la grande discussion soulevée par le retour du Saint-Siège à Rome. On sait notamment comme il débattit les mérites comparés de l'Italie et de la France contre ce *Gallus anonymus*, en lequel Pierre de Nolhac a reconnu Jean de Hesdin. M. Delachenal a exposé bien complètement l'incident, avec un peu de sévérité à l'égard de Pétrarque, et il y ajoute une intéressante découverte personnelle³. Je n'y reviens pas. C'est une affaire qui n'est pas de mon sujet.

Qu'il y aurait à dire encore si je m'étais proposé de parler des rapports de Pétrarque avec la France! Il faut en convenir : nous le trouverions, trop souvent, plein d'injustice, de préjugés, de préventions. Les grands italiens de cette époque sont par-dessus tout des êtres de passion. Ils voient, ils jugent avec

1. *Fam.*, XXIII, 2.

2. *Sen.*, I, 2 (fin 1361 ou début 1362).

3. L'identification d'Ansel Choquart. *Histoire de Charles V*, t. III, p. 516 et suiv.

leurs passions ; et comment aurait-il pu en être autrement ? — On sourit quand ils se donnent l'attitude de philosophes impassibles ! Mais ce sont aussi de grands maîtres d'idéal. Ayant vécu dans les temps les plus agités et les plus cruels du monde, ils ont voulu, au-dessus de tout ce désordre, dresser, pour l'avenir, l'image grandiose d'une immortelle patrie. Ils fondent cette immense pensée sur une foi unique : la foi dans la grandeur de Rome. En dehors de Rome rien n'existe, que des barbares. Pour fixer uniquement et exclusivement ses regards sur cette perspective étroite et sublime, Pétrarque met à ses yeux des œillères. Il proclame qu'aucune histoire au monde n'existe, que l'histoire romaine. Il s'écrie : « Qu'est-ce que l'histoire tout entière, sinon la gloire de Rome ? — *Quid est aliud omnis historia quam romana laus ?* »

Mais il me semble qu'en dehors de cette sphère du rêve et de la sublime fiction, il a eu constamment une vue imposante et très haute de la France et surtout de la couronne de France. Dans la discussion violente de 1367, on remarque du moins toujours les égards avec lesquels il parle de Charles V. Je l'observe aussi dans la lettre qu'il a adressée au pape Urbain V, sur son retour à Rome, et où pourtant la France n'est pas épargnée.

XI.

Charles V, devenu roi, tenta-t-il de nouveau d'attirer près de lui l'illustre penseur ? Ce n'est pas impossible. Mais je n'oserais l'assurer. Pétrarque, quoique passionné jusqu'à la fin de ses jours, ne tarde pas à devenir bien vieux, bien las, dans un état de santé bien précaire. Je trouve encore, à vrai dire, une lettre où il s'agit d'une invitation. Elle est de 1372. Pétrarque dit à un ami : « Pendant ces années-ci (*hos annos*), j'ai été souvent appelé par le Souverain Pontife, et par l'empereur, et même (*quin etiam*) par le roi de France... Jusqu'à présent, je suis resté également sourd à tous leurs appels ! »

On peut comprendre cela de diverses façons. Mais j'observe qu'il écrit ici à un ancien ami qu'il n'a pas vu depuis de longues années. Et il semble que ce soit pour le mettre au courant des événements passés de sa vie. Je n'en conclus pas que Charles V l'ait de nouveau invité.

Avant de quitter ce monde, Pétrarque a écrit à son cher Boccace une sorte d'examen de conscience, sur l'emploi utile de sa vie, en cherchant surtout à préciser combien de temps il a perdu. Il appelle temps « perdu » celui qu'il a passé en une telle situation, qu'il ne pouvait ni écrire ni même fixer dans son esprit le fruit de sa méditation. Il se demande notamment combien de temps il a « perdu » en compagnie des princes, au sujet desquels il fait d'abord cette réflexion orgueilleuse : « On dit que j'ai été avec les princes, mais, en fait, ce sont plutôt les princes qui ont été avec moi ! »

Pour ce qui est spécialement du voyage en France en 1364, il remarque que le temps ne fut pas tout à fait « perdu », — puisqu'un résultat littéraire en subsiste, la lettre à Pierre de Poitiers sur la Fortune. — Somme toute, il ne pense pas avoir « perdu » en tout, avec les princes, plus de sept mois. Combien plus, hélas ! n'en a-t-il pas perdus dans les erreurs de sa jeunesse ! Le roi Jean, après tout, ne lui a pas fait perdre autant de temps que Madame Laure.

Je ne pense pas que l'ensemble des notes ici recueillies soit tout à fait inutile à l'histoire. Il n'est jamais inutile de savoir quelle impression les grands personnages ont faite sur les contemporains et les étrangers. Les œuvres de Pétrarque représentent souvent un reflet de l'opinion, comme seraient un peu, en d'autres temps et lieux, le journal ou la revue, le pamphlet, la brochure. Il semble qu'il y ait quelque chose à en retenir, — quelques traits vivants assurément pour le portrait du roi Jean et le jugement de son histoire.